

Les Épigées

TRANSITION ORGANIQUE

Texte d'ouverture du Cycle des Sols Nourriciers, par Pierre Feltz

À la frontière...

Je ne pensais pas découvrir tout ce monde, jardinier de mon état. Mais cette frontière, cette limite incertaine, cette frange qui ne sépare pas, mais qui lie le dessus, le dessous, je ne l'avais jamais exploré.

Je me suis donc engagé dans cette traversée.

Tomber de mon mètre soixante-dix-neuf, m'allonger là, dans la partie haute du jardin, juste à côté des ancolies. Et ramper, ramper lentement.

M'engager dans cette traversée rampée du jardin.

Nouveau monde... Nouveau monde dans cet espace que je connais tellement, pourtant.

Voilà : le tout petit devient le grand, ce qui était pris de haut devient un égal : les euphorbes, des palmiers, l'origan, un arbre à papillons, le cerisier, baobab millénaire. Ramper, ça pique les mains, les cuisses, ça gratte, ça déchire ; les turricules des vers de terre s'écrasent et collent, ce jardin n'est pas pelouse tendre ou gazon anglais.

Je suis à la limite, dans le hall d'attente d'un monde nouveau et discret, d'un monde qui se joue de cette frontière non gardée, délimitation incertaine entre le sous-sol, sombre inconnu, et un monde de lumière.

Entrée dans une zone à haut potentiel de biodiversité !

Sous le pommier, de vieilles feuilles dentelées cachent cloportes gris, limaces et géophiles. Là, un minuscule champignon jaune vif : jusqu'où plongent ses extensions souterraines ? Qu'espère-t-il trouver là-dessous ?

Je n'avance pas vite : ramper exige quelques adaptations reptiliennes qui ne m'appartiennent plus. Pourvu que les voisins ne me captent pas !

À ma gauche un escargot de bourgogne de bon gabarit cherche à me doubler. Le coquin aura trouvé dans ce jardin varié et sans en douter, quelque sol ameubli, lieu de dépose de ses petites billes translucides, œufs blancs réservés, protégés des merles moqueurs par quelques centimètres cubes de terre grumeleuse.

Je ne vais quand même pas traverser l'allée centrale ! Punaise, si les voisins me voient... Je suis pourtant curieux de connaître l'état de décomposition de ce cadavre de merlette déposé sur un lit de broyat, confié aux bons soins des nécrophores, coléoptères orange et noirs, fossoyeurs. Oui, là-dessous c'est refuge d'été ou d'hiver, chambre nuptiale, loge, nurserie, site de rencontre et lieu de drame, cimetière, salle des fêtes, alcôve.

Respiration.

Voilà la luzerne, connue par tous, paysans, vaches et papillons. La luzerne qui s'affranchit des espaces, puise sa force des profondeurs pour lancer, fougueuse, une végétation luxuriante. Ces racines ? Plongeon de 2 m ! Ses fleurs ? Abeilles sauvages, bourdons et mégachiles. Une fabacée hotspot de biodiversité ! Elle se joue des sécheresses, la luzerne, offrant de trois à cinq fauches annuelles destinées au fourrage des bêtes.

Et cette vertu : sympathiser avec les bactéries du sol pour stocker tout contre son chevelu racinaire les petites nodosités, granules azotées.



Voilà des images qui nous plaisent bien aux Épigées : ces traits d'union qui questionnent les séparations évidentes, les ruptures apparentes.

Cette idée des liens parfois invisibles, générateurs de vie. Une histoire de transmission en somme ! L'envie de faire se rejoindre la foisonnante et discrète vie des sols aux espaces aériens et ses richesses, celles des humains des arbres et des animaux sauvages.

Partir de ce qui grouille, là-dessous, de ce que l'on connaît mal, mais qui nous offre tant ! Ce que l'on mange, ce qui nous vêt, nous soigne, nous apporte plaisirs et beautés.

